



UNIVERSITÀ DEL PIEMONTE ORIENTALE

IL RETTORE

Via Duomo, 6 – 13100 Vercelli VC
Tel. 0161 261500 - Fax 0161 214214
rettore@uniupo.it

ALLEGATO D

Bando di selezione per la partecipazione al “III Premio interateneo di traduzione di poesia civile inedita in Italia – XX Festival Internazionale di Poesia Civile”

TESTI POETICI DA TRADURRE

A. ANGLOAMERICANA

B. FRANCESE

C. INGLESE

D. ITALIANA (riservata a Université de Savoie)

E. SPAGNOLA

F. TEDESCA

In the End, Everything Gives

Ada Limón

What is above us?

The bleary algorithm of patterns, leaves,
towering history of law and lore?

Outside the gates, the chaotic hush of flesh
and bone, a kind of clamoring, cannon fire,
or a brass band, a choir of tree limbs asking:

What have we made? Who holds you?

Where resides our genius? Our courageousness of action,
name the glory, rename the glory, pin it down
in a book of legacies, ink, and stone.

There is a word that returns to me: Realm.

Someone on a train shrugs cartoonish,
“What gives?” And the answer: Everything.

Everything gives way, the shorelines, the house decaying
and becoming shrub and moss and haunt, the body
that gives and gives until it cannot give anymore.

When sleepless as a child, my mother would draw my face,
not with charcoal or oil paints, but with her fingers
simply circling my features. Here are your eyes.

Here are your eyebrows, your nose, your mouth, your chin,
and your whole face, round and round, this is you.

This was when I understood boundaries, that she could
see my shapes, and I was made of circles and she
was made of circles. All of us modest etchings

in the landscape, a fingernail dug into the side of a tree,
little winces, let me count the ways, let me count the days,
all the circles of us end eventually.

The light is its own story. When there is a hole in a roof,
what is the roof, the roof or the sky itself? Maybe that's
the real story, neither one belonging to each other.

There is a word that returns again: Realm.

I sat by a train window and traced my palm when I missed
my mother. I was giving myself a circle, this is your palm,
a circle which is also nature, a strangeness that is you.

What is grandeur? Who is keeping score?

I believe in the circle, in light that surprises me, when I can
believe nothing. The palm reaching out is a gesture,
a boundary, a circle one could slip through, or something
you could hold and in turn it could hold you back.

Joseph Zobel, poesia « Ode », tratta dalla raccolta *Le soleil m'a dit...* Œuvre poétique, Ibis Rouge Éditions, Martinique, 2002 (prima edizione *Incantation pour un retour au pays natal*, 1965).

ODE

Mon pays
plus fidèlement à moi
que femme
et que fortune
il suffit que je foule
son sol
pour que je me sente
plus puissant
que le maître d'un empire
dont les frontières
défient les crépuscules
et en même temps plus faible
mais plus protégé
qu'un nouveau-né royal
car l'on redevient toujours
un divin enfant
lorsqu'on revoit son pays

Mon pays
plus charnellement à moi
que mère et que fils
et dont tous les traits
se reflétant en moi
ont fait de moi
son bien inaliénable
car dire mon pays
n'est-ce pas reconnaître
le pays
auquel on appartient

Terre noire de mon pays
plus réjouissante à mon regard
plus nourrissante à ma foulée
plus savoureuse à mon toucher

qu'est à la bouche
le pain le plus blanc

Je ne veux pas être
le vieux nègre transi
qui trahi par la gloire
traîne à Saint-Germain-des-Prés
hiver après hiver
la malédiction
qui l'empêche de retourner
dans son pays

Terre amalgamée
à la poussière
et à la sueur
de tant de générations
et dont l'ardeur palpite
en elle et m'attire comme un aimant
et me retient comme le cordon
par lequel j'ai été largué
des entrailles de ma mère
et qu'on y a enfoui
afin que pour toujours j'y sois plus attaché
qu'à ma mère de chair et de tendresse

Je ne veux pas être celui
qui a manqué
son rendez-vous
avec la chance
à Karikal ou à Rio
et qui regarde au long des môles
depuis des ans
les cargos lever l'ancre
pour des îles perdues
au jeu de la proie et de l'ombre

Terre de mon pays
avec son trésor
d'arbres de bêtes de savanes de rivières échevelées

de chemins qui ne trompent personne
et son ciel
pavoisé de palmes
pour acclamer nos quotidiennes victoires
et que je trouve toujours serein
comme un inlassable pardon

Gens de mon pays
poussés avec moi
sur un alluvion de misère
dans la fraternité des intempéries

et qui ont cette allure
au rythme du jour succédant à la nuit

à qui le soleil a donné
dans les yeux
l'éclat voilé
où je relis à chaque rencontre
notre réconfortante ressemblance

et ce sourire
comme un livre d'amour entrouvert

et cette résonance dans la voix
où se fondent les harmoniques
de peine et de joie
répandus sur le cœur
en une coulée fertilisante

Avais-je jamais compris
que je ne pourrais être heureux
loin de vos regards
qui me donnent accès
à la joie et dont le langage clair
me rassure
comme le silence du temple
conjure la crainte

sans la chaleur de vos mains
pour faire éclore mes lendemains
et que votre entourage même
était pour chacun de mes élans
un tremplin et une ovation

Plaise au ciel
qu'un jour
je prenne congé de ceux
avec qui j'ai tour à tour partagé
et disputé
le pain du volontaire exil

Je leur dirai

Mes frères je rentre à la maison
chez moi
Je vous quitte
Adieu
Je vous rends la place chaude
que vous m'aviez faite parmi vous

Je m'en vais et votre souvenir
est le plus précieux de mes bagages
Merci
pour l'accueil à cœur ouvert
pour l'expérience de vos coups bas
pour tout l'amour
qui me fit croire
que pour toujours nous étions liés

Je retourne au plus beau pays

Mon pays
ma règle d'or
mon équerre et mon compas
mon héritage incontestable
ma grande case aux trois entrées

le bois sacré de mes initiations
ma famille sans cesse réconciliée
mon Evangile

Whilst Leila sleeps

I am moving in the dead of night,
packing things, turning out lights.
My fingers tie knots like fish nets.
I want to be in my mother's house
but she is all the way over

the other side of the world. Boxes;
I can't see out of the back window.
Leila is a bundle in her car seat.
Her small mouth hanging open.
Maybe it is not innocence after all,

it could be the sleep of oblivion.
My headlights are paranoid eyes
sweeping the streets for – what?
A split second before they appeared
I thought I was safe. What is that fear.

Does it have a name. They want my name.
Their smiles tighten my stomach.
I bite on my tongue, hard. Their faces.
I have no witness. They take my licence,
my papers. Now there is nothing left

but to go with the men in plain suits.
Leila stirs and opens her eyes wide.
I try and say something to soothe.
My voice is a house with the roof
blown off. What do I tell my daughter –

We are done for. There is a need to worry.
I cannot lie to her. The night dreams
my terror; a slow light tails the fast car;
Leila tugs at my coat. I whisper
her cradle song and she holds on.

Jackie Kay

From Darling: New & Selected Poems
(Bloodaxe Books, 2007)

. amore

l'amore, io canto, per una volta

la volta del cielo m'è cara e dolce
qual la carezza, che si sogna, tace
la mano, che donarla, sì, potrebbe

l'amore, è nascere sorgere al buio
farsi luce lì allo sguardo un fuoco
che non brucia l'altro ma lo avvia

alla vita, della fiamma e all'altare
consacrato al corpo ch'è poi tutto
e niente per stare in terra e appesi

al ciel, un giorno, come una stella

Rita Filomeni

(da "Agnello a tracolla" - *per la voce e l'azione* -, Industria&Letteratura, 2024)

Gloria Fuertes*No necesito odiar*

No necesito odiar a mi insultante.
No necesito la noche del sábado ir a Misa,
yo solo necesito ver tu risa
y escribir esta noche este poema
que no haya escrito nadie antes de ahora.
Necesito ser tu productora
y poner a tu nombre mis caudales,
son arroyos pequeños, limpios ¿sabes?
caudales-llanto—puro y poesía—.

Sé que con poesía no se come
no se come no, pero se ama,
no es necesario no, irse a la cama,
aquí no pintan oros pintan manos,
es extraña baraja, es un juego de niños,
es juntar y pesar muchos cariños
y ver que solo el nuestro tiene alas.

Te escribo puesta en pie y en madrugada
apenas pasa un coche pasa un viento,
mi corazón estalla de contento,
yo recito tu nombre tú me escuchas.
La distancia no existe, aunque ya es mucha,
te siento por mi alma acariciando el límite.
Siénteme tú ahí trabajando a deshora,
derribando yo sola, el imposible.

Da *Mujer de verso en pecho*, Madrid, Cátedra, 1995.

THOMAS ROSENLÖCHER

Die Neonikone

Als ich nach Amsterdam kam
und um die Ecke bog,
stand ich vor dem Fenster der Hure.
Sie aber saß in rötlichem Licht
auf einem Hocker und schaute mich an
und lupfte ihre lange
lebendige Zunge nach mir.
Da war ich vom Donner gerührt,
weil alle Schönheit in einer
einzigen Hure wohnte,
und neben mir im Dunklen stand
ein augenrollender Kreole
und ein lächelnder Blitzlichtjapaner,
so daß wir gemeinsam die Menschheit darstellten
vor der Ikone aus Neon,
die ihre Schenkel auftat und schloß,
noch als ich nach Sachsen zurücklief und meinen
armen, armerudernden Schatten
schräg an die Wand warf im Lauf.

(1988)

Da *Ich sitze in Sachsen und schaue in den Schnee*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt a.M. 1998.